

En moins d'une heure, M. Vidal renvoyait à ces antagonistes une note par laquelle il annonçait que le cartel était accepté.

Mais, ce n'était pas mince affaire, que d'avoir une rencontre sans être dérangé par la justice qui n'aurait certes pas manqué de calmer l'ardeur de cette fougue dangereuse.

L'on décida donc d'aller se battre aux Etats-Unis. Ils prirent ensemble la route de Island Pond; mais leurs amis réciproques étant intervenus, la police vint leur couper le chemin à Sherbrooke.

Après avoir donné à la justice que les choses en resteraient là, ils furent mis en liberté, et se dirigèrent vers Montréal.

Malheureusement les esprits étaient trop mal disposés pour que les adversaires de M. Vidal en vinssent à une entente.

On consulta un jeune avocat de Montréal, l'honorable M. Abbott, afin de s'assurer s'ils étaient tenus légalement de remplir l'engagement qu'on avait exigé d'eux à Sherbrooke. M. Abbott répondit que les magistrats canadiens n'avaient pas juridiction en telle matière, et que par conséquent ils n'avaient aucune obligation à remplir.

On prit de nouveau la route des Etats-Unis, cette fois par Caughnawaga, et bien déterminés de part et d'autre à se battre.

Nos voyageurs s'arrêtèrent au premier village qu'ils trouvèrent de l'autre côté de la frontière.

Là, les trois avocats, blessés dans leurs susceptibilités, rencontrèrent M. Vidal qui les attendait prêt à soutenir le combat.

Mais il y avait bien une difficulté: M. Vidal était seul contre trois redoutables adversaires, tous également désireux de revendiquer solennellement leur honneur. On décida qu'un seul se battrait contre

M. Vidal au nom de tous.

Le sort tomba sur M. Fournier. M. M. Plamondon et Huot, probablement, n'en furent pas fâchés. Quoiqu'il en soit l'on choisit les témoins, qui étaient le capitaine Kirbe, de l'armée anglaise, pour M. Vidal, et M. Campbell Wilson, pour M. Fournier.

L'on mit ensuite les antagonistes en face l'un de l'autre, et ils n'attendaient que le signal pour faire feu. Les spectateurs suivaient avec angoisse cette scène émouvante, et au moment où le capitaine Kirbe achevait de prononcer lentement le signal convenu. "Un, deux, trois!" deux coups de feu partirent simultanément...

Les témoins étaient prêts à s'élancer au secours des combattants, mais pas un seul ne tomba: nul n'étant blessé.

M. Fournier et ses amis se déclarèrent satisfaits de l'épreuve; l'on se donna une bonne poignée de mains: l'honneur était vengé; et l'on repartit pour Québec.

Mais, pendant que les choses s'arrangeaient si bien là-bas, c'était une tout autre histoire à Québec. Toutes espèces d'affreuses rumeurs circulaient.

L'on avait appris, avec une sorte d'effroi, que les adversaires avaient réussi à tromper la vigilance des autorités et que le duel avait eu lieu. Le bruit courait même que M. Fournier avait été tué par M. Vidal.

Le plus beau de l'affaire, c'est que les amis de M. Fournier se préparaient à faire une très vilaine réception au prétendu vainqueur. Le peuple s'était rassemblé sur les places publiques; des protestations énergiques s'étaient fait entendre, et on voulait ni plus ni moins "lyncher M. Vidal, lorsqu'il arriverait à Québec. Le soir où M. Vidal devait être à bord du bateau venant de Montréal, une foule considéra-